

TROIS NUITS PAR SEMAINE

Florent Gouëlou



ECRAN TOTAL

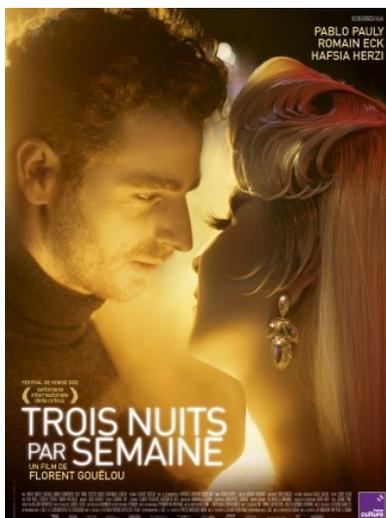
15 au 28 FEVRIER 2023

TROIS NUITS PAR SEMAINE

de Florent Gouëlou

avec Pablo Pauly – Romain Eck – Hafsia Herzi

1 h 43 – France – Date de sortie : 9 novembre 2022 – Pyramide



Baptiste, 29 ans, est en couple avec Samia, quand il fait la rencontre de Cookie Kuntz, une jeune drag queen de la nuit parisienne. Poussé par l'idée d'un projet photo avec elle, il s'immerge dans un univers dont il ignore tout, et découvre Quentin, le jeune homme derrière la drag queen.

Prix Fondation Gan pour le cinéma

Florent Gouëlou



Diplômé de la Comédie de Saint-Etienne et titulaire d'un Master en Cinéma à La Sorbonne Nouvelle, **Florent Gouëlou**, après plusieurs expériences de comédien et d'assistant de production, intègre en 2013 le département réalisation de La Fémis. Avec son film de fin d'études, « **Un homme mon fils** », il découvre le monde du drag et remporte le prix d'interprétation au festival de Clermont-Ferrand en 2018.

Suivront trois courts-métrages multiprimés, tous produits par Yukunkun productions (« **Beauty Boys** » en 2019, « **Premier Amour** » et « **Où vont les sons** » en 2020). **Florent Gouëlou** est aussi Javel Habibi la nuit ; une drag queen solaire et engagée, qui se produit tous les mois sur la scène de la Flèche d'Or à Paris. Derrière le divertissement, c'est l'occasion pour lui de brasser des questions politiques et de transmettre son amour pour le cinéma.

« **Trois nuits par semaine** » est son premier long-métrage.



Pablo Pauly



Romain Eck



Hafsia Herzi

Entretien avec Florent Gouëlou (Frédéric Strauss – Télérama)

Florent Gouëlou, réalisateur de “Trois nuits par semaine” : “Il y a un espace pour aborder le drag autrement que sous un angle kitsch”

“Trois nuits par semaine” plonge le public dans l’univers des drag show. Son réalisateur, Florent Gouëlou, lui-même drag-queen sous l’alias Javel Habibi, décrypte les ressorts et la réception de cet art exigeant.

Formé à La Fémis, promotion 2017, **Florent Gouëlou** signe **Trois nuits par semaine**, un premier film, en salles depuis le 9 novembre 2022, qui porte un regard juste et inspiré sur l’univers du drag show. Où il se produit lui-même chaque mois, à Paris. Un art du spectacle qui attire un public nouveau et qu’il éclaire pour nous.

Votre film est-il une invitation à découvrir le monde des drag-queens ?

Trois nuits par semaine raconte une immersion dans le monde des drags à travers un personnage qui découvre lui-même cette réalité. C’est donc vraiment pensé comme une invitation. Je voulais faire un film de l’intérieur, en y mettant ma propre expérience, puisque je suis moi-même drag-queen, et en m’assurant que ceux qui connaissent l’art du drag puissent s’y retrouver. Mais je voulais aussi que les spectateurs qui découvrirait cet univers s’y sentent accueillis. Quand je suis sur scène, mon alter ego s’appelle Javel Habibi. « Habibi » veut dire « mon chéri » ou « ma chérie », c’est une manière d’indiquer que je suis dans le partage.

Que vouliez-vous dire sur les drag-queens ? Je voulais rendre hommage à cet art qui est toujours très inspirant pour moi, raconter la lumière que j’ai trouvée dans cet univers. Le drag est un art exigeant, multiple, qui demande à la fois de créer une esthétique, des numéros sur scène et un lien avec le public. *Trois nuits par semaine* est aussi un film sur le désir, sur la rencontre amoureuse, sur tout ce qui nous transporte, nous fait changer de place.

La curiosité que suscitent les drag-queens semble de plus en plus partagée. Est-elle devenue plus bienveillante aussi ?

En tout cas, on peut aujourd’hui raconter des histoires où les drag-queens ne sont pas réduites à une excentricité comique. On a dépassé la farce. On l’a vu avec *Drag Race* à la télévision, et je l’ai vu aussi quand les financeurs ont décidé d’accompagner mon film. Il y a un espace pour des représentations non stigmatisantes, pour déjouer les clichés et aborder le drag autrement que sous un angle kitsch. La sophistication qui est au cœur de l’art du drag suscite un intérêt sincère.

Qu’avez-vous pensé de “Drag Race” ? J’ai vu toutes les saisons et j’ai trouvé que ces artistes drag avaient porté très haut l’exigence et la qualité de leurs créations. Je suis content de proposer une approche complémentaire avec mon film. La télé-réalité fait abstraction du hors-champ, *Trois nuits par semaine* apporte une ouverture, une poésie et un mystère qui ne sont pas au programme dans un format télé.

Vous apportez aussi un aspect documentaire à travers le personnage de Cookie Kuntz...

Disons, un aspect documenté. Cookie Kuntz est un personnage que Romain Eck a créé il y a sept ans, et il a accepté de mettre sa création au service de mes fictions, d’abord dans trois courts métrages et maintenant dans *Trois nuits par semaine*. Mon film reprend l’esthétique de Cookie tout en ajoutant une grande part de romanesque. La Cookie Kuntz de mon film s’inspire aussi beaucoup de Javel Habibi.



Comment ressentez-vous le regard du public quand vous êtes sur scène ?

Je me produis à La Flèche d'or, qui est un lieu engagé, solidaire et militant, je ressens donc toujours beaucoup d'enthousiasme. J'ai le sentiment que je monte aussi sur scène pour des raisons politiques, pour questionner les représentations. Ma soirée s'organise autour du thème « drag et cinéma », on a créé des performances inspirées par Almodóvar, j'avais fait un stand-up qui disait tout sur ma mère. On a aussi monté des numéros autour d'*Alien* ou de *Retour vers le futur*. La prochaine soirée tournera autour des drag-kings, qui sont des personnages masculins.

Dans votre film, vous mettez en scène la fascination qu'exerce le corps de Cookie Kuntz. La sexualité et ses mystères sont-ils au cœur du spectacle des drag-queens ?

Non, l'art du drag est proche de l'art du clown, au sens noble, c'est-à-dire le masque poétique qui décale le réel. On entre dans un autre corps et dans une autre histoire, les gens communiquent avec un personnage, dans une illusion à laquelle les artistes drag adhèrent eux-mêmes. Ce n'est pas lié à la sexualité. Mais la frontière est assez complexe. L'artiste drag est souvent sexy, pas sexuel. Il peut questionner le genre sans être lui-même dans cette problématique.

Le drag est un art de la métamorphose, c'est ce qui m'intéresse. Une des scènes clés de mon film est le déshabillage de Cookie Kuntz, quand on passe du personnage au garçon. Montrer cette traversée était un enjeu essentiel. *Trois nuits par semaine* est d'abord une réflexion sur le double et l'illusion.

Votre film commence à Paris puis part sur les routes. Envisagez-vous votre avenir de cinéaste s'ouvrant à d'autres horizons ?

Le drag fait partie de ma vie mais je suis d'abord réalisateur et j'ai déjà travaillé sur d'autres sujets. La suite, pour moi, va être de faire un film sur les soignants. On le voit déjà un peu dans *Trois nuits par semaine* avec le personnage que joue Hafsia Herzi, une interne, médecin pour les dépistages hors de l'hôpital. Mon film est ancré dans une réalité qui a de l'importance. Il fallait éviter de tomber dans l'opposition entre vie sans intérêt et monde des drag-queens, ce qui est vraiment un cliché.



La réussite esthétique du film tient dans le contraste entre les scènes de vie quotidienne, en demi-teintes mates, et l'éclat coloré du monde de la nuit.

(La Rédaction – Femme Actuelle)

Florent Gouëlou capte une personnalité, une nature, un univers, mais aussi une fraternité (sororité) à travers une histoire d'amour et d'amitiés. Un film sur la découverte de soi et de l'autre.

(Jacky Bornet – Franceinfo Culture)

Florent Boutet : Le Bleu du Miroir

Un premier long-métrage est souvent l'aboutissement d'années de travail autour d'un sujet, presque une obsession, matérialisé par des films courts, puis par ce moment si particulier où, enfin, la forme longue se concrétise. Pour une réalisatrice comme Lola Quivoronn, c'était le monde de la moto et la présentation de **Rodéo** en mai dernier à Un certain regard, section de la Sélection officielle du festival de Cannes. Florent Gouëlou a quant à lui tourné de nombreuses années autour de la scène Drag, lui consacrant deux court-métrages, **Un homme mon fils (2017)**, puis le remarqué **Beauty boys en 2020**, qui est comme une anti-chambre de ce que va devenir **Trois nuits par semaine**. Présenté à la Semaine internationale de la critique à la Mostra de Venise cette année, c'est l'occasion de présenter au monde un personnage fascinant et passionnant à bien des égards, **Cookie Kuntz**.

L'auteur choisit comme porte d'entrée à cette histoire Baptiste, joué par Pablo Pauly, jeune homme travaillant comme manager à la Fnac, englué dans son histoire d'amour avec Samia. C'est par ses yeux qu'on découvre trois drag queens, aidant des infirmiers et infirmières travaillant dans les rues pour les plus démunis. L'arrivée de Cookie Kuntz, exubérante apparition à la voix rauque et charmeuse, est un coup de tonnerre, tant pour le spectateur que pour Baptiste, qui ressent une attirance et un magnétisme immédiat pour Cookie. **La façon dont Gouëlou construit son histoire est d'une grande finesse et contourne de nombreux clichés et écueils qui auraient pu se présenter pour ce type d'histoire**. Si Baptiste est fasciné dans un premier temps par une expression de genre féminine particulièrement troublante, c'est pour ensuite se rendre compte que cet amour est plus entier et moins entravé qu'il ne le croyait.

Par étapes, il succombe à ses sentiments pour Cookie/Quentin, en suivant un parcours qui épouse son propre projet artistique, réaliser des photos sur ce groupe de drag queens et entrer dans leur intimité. La découverte des coulisses de ces spectacles et de ces performances est un effeuillage nécessaire pour qu'il puisse abandonner des défenses construites depuis l'enfance. **Une très belle scène au début du film le montre interdit et perdu face à Cookie**, il ne sait pas comment la toucher et ainsi consommer son amour, troublé dans ce qu'il doit faire pour enfin pouvoir s'abandonner à son désir. Cette sensibilité qui parcourt le film permet de surmonter les petites fautes dans l'écriture, les quelques facilités dans la narration, repoussées par la beauté de cette éducation sentimentale.

Trois nuits par semaine est étonnant en ce qu'il raconte l'histoire d'un homme en construction, Baptiste commence à peine à se construire pour lui-même, face à une troupe de personnes plus affirmées, avec **une Cookie Kuntz déjà star, hallucinante de charisme et dont la carrière commence à prendre son envol**. La dissymétrie entre leurs deux situations rappelle le besoin d'équilibre dans une relation amoureuse et la difficulté à s'épanouir loin des diktats de la société de consommation et ses normes corsetées. Cette très belle histoire en forme de parcours initiatique met en valeur cette forme de liberté qui consiste à rêver sa vie sans relâche et avec détermination. **C'est par l'expression artistique que passe cette émancipation si belle et si nécessaire et c'est de là que jaillit la beauté si présente dans ce touchant et magnifique premier film.**

Je voulais rendre hommage à toutes les drag queens" (Florent Gouëlou)

(Marta Balaga – Cineuropa)

Cineuropa : C'est étonnant de voir ce film à la Semaine internationale de la critique. C'est un titre tellement plaisant pour le public, et qui ne s'en cache pas. Votre intention était-elle de faire un film qui pourrait avoir une vie en dehors du circuit des festivals ?

Florent Gouëlou : Je ne pensais pas à la manière dont j'allais le "vendre", mais je voulais bel et bien faire un film porteur de joie, une véritable comédie romantique. Je voulais qu'il soit accessible, qu'il offre aux gens un moment de joie et de bonheur. C'était mon désir le plus sincère.

Il y a beaucoup de joie ici, mais vous la combinez avec des moments où on voit les difficultés qu'affrontent les personnages. J'ai travaillé avec une scénariste, Raphaëlle Valbrune-Desplechin, et elle m'a encouragé à ancrer le film dans le réel, pas juste à raconter une histoire qui se passe dans une bulle où tout est facile et où tout le monde accepte l'art du drag ainsi que l'homosexualité. C'est pour cela qu'il y a des confrontations dans le film : il y a une rixe avec des camionneurs, une queen est attaquée dans la rue... Je voulais montrer que ce n'est pas si facile que ça, pour elles, d'être libres.

Cette histoire d'amour est intéressante parce qu'au début, ils ne savent pas ce qu'il se passe. Il y a une fascination qui semble n'avoir aucun sens, mais qui est indéniable. Je voulais montrer la manière moderne d'aimer. Pour moi, elle a à voir avec l'acceptation de son désir, même si on est surpris par lui. Baptiste tombe amoureux de Cookie Kuntz alors qu'il sait déjà que Cookie est une fiction. C'est un personnage de bande dessinée, mais il y a un véritable être humain derrière. Quand il le rencontre, il tombe aussi amoureux de lui. Un autre aspect moderne de cette histoire peut être trouvé en Samia, sa petite amie, qui a beaucoup de sagesse et qui est capable de lui demander : "Qu'est-ce que tu veux, vraiment ?"

C'est la confrontation la plus mature que j'aie vue depuis un moment. Ils ne réagissent pas comme des stéréotypes : ils réagissent comme des gens qui ont partagé quelque chose d'important.

Quand Samia chante une chanson à Baptiste, c'est sa manière de reconnaître la longue histoire d'amour qu'ils ont vécu. Je voulais rendre hommage aux gens que j'ai aimés dans ma vie privée. Je me sens aussi une certaine responsabilité quand j'écris mes personnages, notamment les femmes. Il n'y en a pas tant que ça dans le film, j'étais conscient de ça, alors il fallait que j'en prenne bien soin.

Avec quelqu'un comme Cookie, il y a dilemme : par qui suis-je vraiment attiré ? Le type sans le maquillage ou la star qui monte sur scène ? J'ai ressenti ça quand j'ai rencontré des drag queens. On reste soi-même, bien sûr, mais la voix et la manière dont on évolue changent. Quand on est dans le public et qu'on connaît quelqu'un en drag et hors-scène, il n'est pas toujours évident de connecter les deux. Maintenant que je suis moi-même drag queen, je vois bien les difficultés qu'il y a à cohabiter avec son alter ego.

Quel est votre nom de drag?

Javel Habibi.

Mais vous êtes dans le film ! Et vous êtes magnifique, soit dit en passant. Il fallait que j'aie un petit rôle. Je me suis donné une scène qui ne pouvait pas être coupée [rires]. Je fais ça depuis quelques années maintenant, et je me suis tout simplement dit qu'il serait plus simple d'aborder le sujet en parlant d'amour. Parce que c'est un triangle amoureux : il y a trois personnes dans cette relation. Baptiste et Quentin se rencontrent grâce à Cookie, mais elle se pose aussi en obstacle.

Leurs performances représentent une grande partie du film. Certaines sont assez humoristiques, comme celle avec la baguette de pain géante.

Il fallait que ce soit drôle, le film devait être drôle. Quelquefois, quand on veut émouvoir les gens, il faut d'abord les faire rire. En procédant ainsi, après, on peut aller en plus en profondeur. Chacune de ces performances devait avoir une raison d'être dans le film. La première fois que Cookie monte sur scène, c'est pour montrer que c'est une formidable artiste, et Baptiste tombe amoureux de ça aussi. Quand ils vont danser, c'est une expérience qui le libère. Par ailleurs, je voulais vraiment rendre hommage aux nombreux visages du drag : il y a le stand up, le lip-sync, la scène des bars. Je voulais vous offrir une expérience complète de notre art.

Quand ils se rencontrent, il y a une délicieuse scène de séduction qui semble tout droit sortie d'un vieux film. Que recherchez-vous en faisant ce choix ?

Parfois, Cookie est la blonde chez Hitchcock. Elle peut être tellement Hollywood à l'ancienne, mais ce que j'aime, quand je filme des drag queens, c'est qu'on peut facilement changer de genre : ça peut être du réalisme social et puis tout d'un coup, c'était un film noir. Je voulais jouer avec les codes de comédie romantique, où on a toujours le moment de la rencontre. *Notting Hill* a été une source d'inspiration à cet égard. J'aime vraiment la combinaison du réalisme cru du centre de tests VIH et de cette queen, qui y amène tout son côté glamour. Il ne s'attendait pas à la rencontrer là. Elle est comme la licorne dans Harry Potter, qui sort tout droit de la Forêt interdite.



Un premier long métrage attachant sur l'univers des drag-queens, à travers l'évocation subtile d'un amour improbable. (Gérard Crespo - AVoir-ALire)

Cocérit avec Raphaëlle Valbrune-Desplechin, *Trois nuits par semaine* est le premier long métrage de Florent Gouëlou, formé à la Fémis. Pourtant, il est dans la continuité thématique de ses courts métrages qui, tels *Un homme, mon fils* (2017) et *Beauty Boys* (2019), avaient abordé, implicitement puis explicitement, le thème des drag-queens. Construit avec un long flash-back, le récit aborde l'amour, a priori improbable, de Baptiste, jeune photographe et manager de la FNAC (Pablo Pauly), pour Cookie Kuntz, une drag-queen rencontrée à l'occasion d'une animation organisée près d'un centre de dépistage. Volonté de chercher une nouvelle expérience avec un corps n'ayant de féminin que l'apparence, ou attirance réelle pour le garçon qui se prête au travestissement ? L'ambiguïté des sentiments de Baptiste, qui sera vite levée, est d'abord d'autant plus trouble qu'il vit avec une femme (la toujours lumineuse Hafsia Herzi), leur couple subissant toutefois une zone de turbulence. L'on est séduit par cette histoire d'une touchante subtilité, qui évite les écueils dans lesquels un tel sujet aurait pu tomber, à savoir la grivoiserie, le pathos ou l'exotisme.

Florent Gouëlou trouve le ton juste pour favoriser l'identification à son protagoniste, et l'originalité du triangle amoureux qui se forme sous nos yeux est d'être celui auquel on ne s'attend pas, puisque Cookie est également l'objet de toutes les attentions de Quentin, qui se cache sous cet appareil de spectacle mais aussi de vie réelle. Il faut préciser que le film est largement nourri de l'expérience personnelle du réalisateur, lui-même drag-queen sous le nom de Javel Habibi (il s'offre d'ailleurs un caméo dans le métrage), et que Cookie Kuntz est aussi le nom de scène de Romain Eck, qui l'interprète à l'écran... Cette mise en abyme n'est pas le moindre intérêt de *Trois nuits par semaine*, qui brille également par la qualité du travail des collaborateurs artistiques. La photo de Vadim Alsayed évite ainsi le naturalisme glauque autant que le clinquant, contribuant à une harmonie picturale : « *Intuitivement, les scènes quotidiennes appelaient plus souvent un filmage à l'épaule, au plus près des corps, et les shows autorisaient plus de machinerie ; des mouvements de travellings, des suivis parfois à deux steadycams. Pour autant, on s'est autorisé à ramener de la machinerie dans les intérieurs d'appartements et une caméra très mobile sur scène, pour croiser les*

grammaires. Ce qui était magique enfin dans le fait de filmer le spectacle, c'est que cela nous permettait de faire apparaître les sources à l'image ; les projecteurs, les poursuites. Avec des bascules lumières visibles qui accompagnaient les performances, ou des couleurs très marquées », a précisé le réalisateur dans le dossier de presse.

Bien sûr, le film est nourri de références évidentes (assumées par le cinéaste), comme *Talons aiguilles* (1991) de Pedro Almodóvar (1991) et *Priscilla, folle du désert* (1994) de Stephan Elliott, voire *Tenue de soirée* (1986) de Bertrand Blier ou *Nettoyage à sec* (1997) d'Anne Fontaine. Mais cela n'enlève rien aux qualités d'une œuvre marquée par l'esprit de famille, de troupe et de communauté. Et en dépit de quelques scènes inutiles dont une séquence d'agression transphobe qui certes correspond à une réalité sociétale, on ne peut que se laisser tenter par cette œuvre séduisante, inclusive sans céder aux lourdeurs du wokisme. *Trois nuits par semaine* a été présenté en ouverture à la Semaine internationale de la Critique du Festival de Venise 2022, avant d'avoir intégré la sélection des longs métrages pour les Rencontres In&Out de Cannes.

